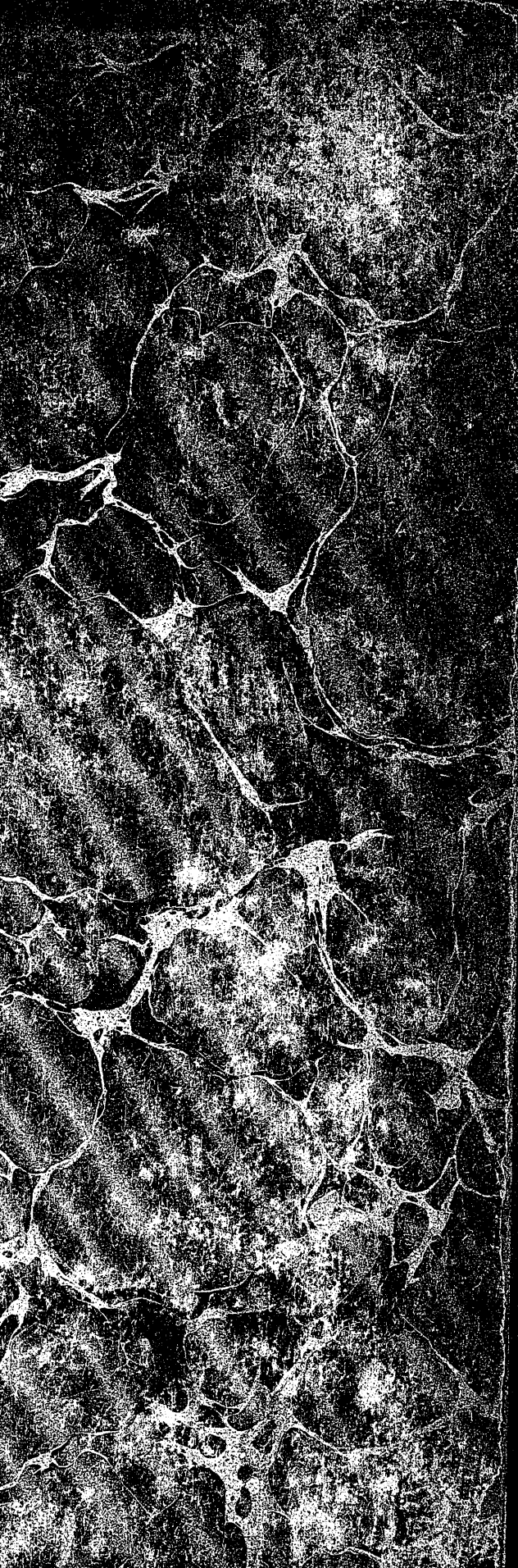


BS

2421

.Z9V8

Div. Lib.



Class

Book

University of Chicago Library

GIVEN BY

Ch. Virolleaud

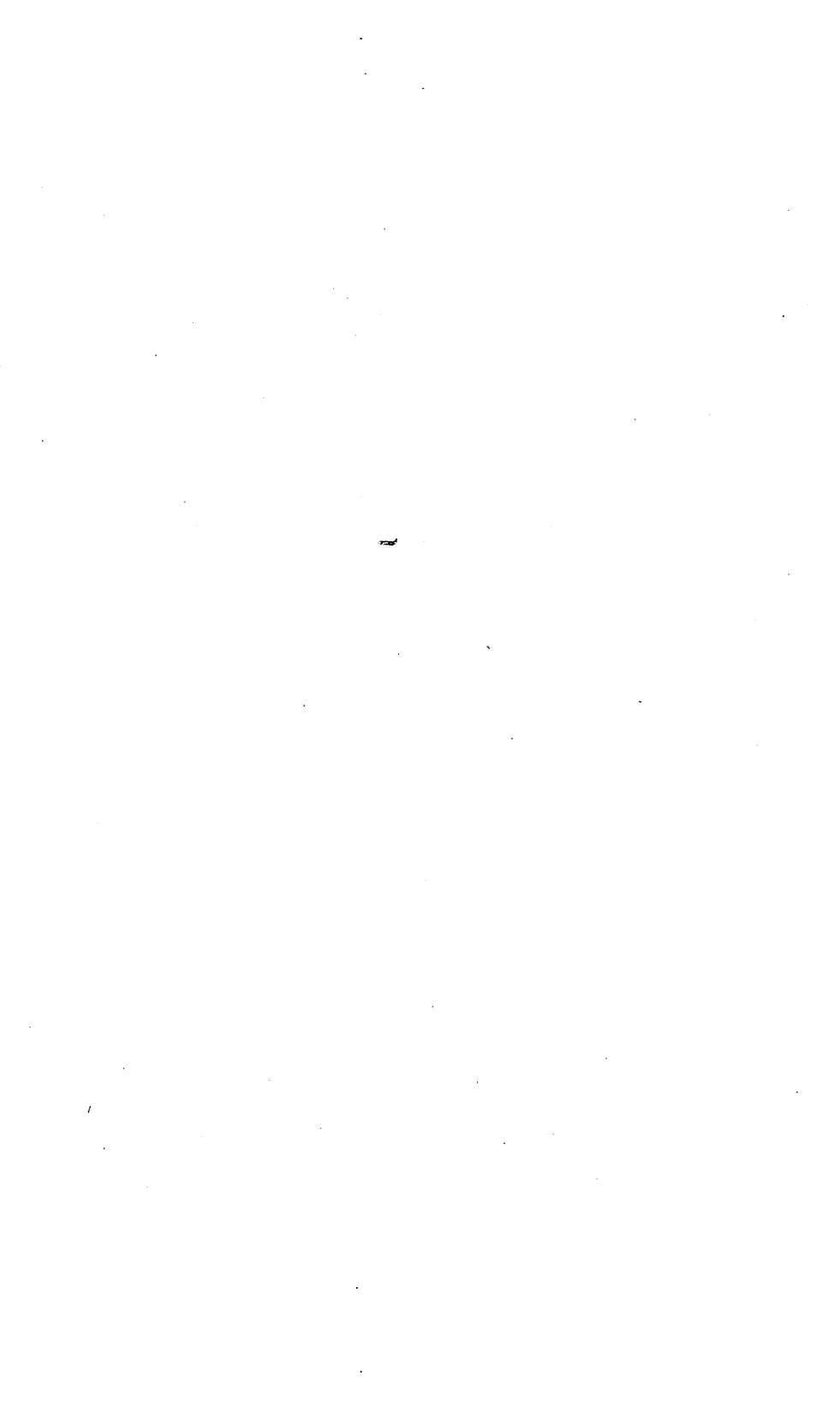
Besides the main topic this book also treats of

Subject No.

On page

Subject No.

On page



Given by Ch. Virolleaud,

New Test.

LA LÉGENDE

DU CHRIST

Ch. VIROLLEAUD

Chargé du Cours d'Histoire des religions

à l'Université de Lyon

UNIVERSITY OF
CHICAGO LIBRARY

LA

LÉGENDE DU CHRIST



PARIS

LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER

68, RUE MAZARINE, 68

1908

BS2421
Z9V8

AVANT-PROPOS

J'imprime cette conférence sur la *Légende du Christ*, telle que je l'ai dite, en mainte circonstance, à Lyon même et dans plusieurs autres villes, au cours de ces deux dernières années, — et je la dédie à mes auditeurs, car c'est sur leur demande que je livre ces pages au public.

Lyon, le 2 juillet 1908.

Ch. V.



LA

LÉGENDE DU CHRIST

La Chute originelle

C'était une idée courante, dans l'ancien temps, que la civilisation n'a pas été voulue par la divinité, qu'elle est le résultat d'un accident, du mauvais usage que l'homme avait fait des facultés qu'il tenait de Dieu.

La femme avait pour ainsi dire détourné l'homme de sa vocation en lui enseignant la différence entre le bien et le mal, en faisant de lui un être sociable ; la faute d'Adam avait comme empoisonné la joie de vivre.

Idée de la Rédemption

Mais cela, on l'espérait bien, ne durerait pas toujours. Cette vie, si pénible, n'était qu'une épreuve passagère, et le jour se lèverait bientôt, pensait-on, où le loup habiterait de nouveau avec la brebis, où les grands de la terre prendraient enfin pitié du faible et garantiraient le pauvre contre l'oppression.

Ainsi, de siècle en siècle, de millénaire en millénaire, l'humanité souffrante conservait indéfiniment l'illusion

que ses maux, grâce aux dieux, allaient finir, et qu'elle allait être heureuse comme elle croyait se souvenir l'avoir été dans son enfance, du temps de l'âge d'or ⁽¹⁾.

Attente du Rédempteur

Sans doute, les dieux n'interviendraient pas, personnellement; mais ils enverraient quelqu'un qui parlerait et agirait en leur nom.

Bien des rois de l'ancien Orient, — par exemple Assourbanipal ⁽²⁾, roi de Ninive, et Cyrus, roi des Perses, — se firent passer, ou passèrent aux yeux de leurs peuples, pour avoir été choisis par la divinité, tout exprès pour faire le bonheur du monde ⁽³⁾.

De la même façon, le peuple d'Israël reporta, de génération en génération, ses espérances sur tous les hommes illustres que Dieu « lui suscitait », — depuis Moïse, qui l'avait arraché à la servitude égyptienne, jusqu'à Jean le Baptiste, en qui beaucoup crurent reconnaître le Messie ⁽⁴⁾ et, finalement, jusqu'à Jésus, que seuls, un tout petit nombre au début, les « chrétiens » ⁽⁵⁾, reconnurent.

(1) L'histoire était considérée comme une grande année dont les quatre saisons étaient symbolisées, respectivement, par l'or, l'argent, le bronze et le fer. On se croyait à la fin de cette grande année, dans les derniers jours de l'âge de fer; on attendait le printemps de l'année suivante, le nouvel âge d'or.

(2) Celui que les Grecs nommaient Sardanapale.

(3) Cf. WINKLER-ZIMMERN, *die Keilinschriften und das Alte Testament* (Berlin, 1903) 380 suiv.

(4) Jean le Baptiste deviendra, chez les chrétiens, Jean le Précurseur.

(5) Le mot Christ est la traduction grecque du mot Messie, lequel est d'origine hébraïque.

Jésus

Historiquement, ce que nous savons de Jésus se réduit à bien peu de chose, — si peu de chose qu'on a pu et qu'on peut encore douter s'il a existé, réellement.

Admettons qu'il a existé. Cela n'est peut-être pas vrai ; mais cela paraît plus vraisemblable (1). Dans ce cas-là, la « vie de Jésus », envisagée du point de vue de la connaissance positive, tient en quatre ou cinq lignes : il était né à Nazareth en Galilée ; son père et sa mère étaient des artisans ; il avait des frères et des sœurs dont il paraît avoir été l'aîné ; il fut mis à mort, vers l'âge de trente-cinq ans, pour avoir dit du mal des gens au pouvoir.

Il avait, à ce qu'il semble, beaucoup de charme, et sa conversation laissa dans l'esprit de ceux qui l'avaient approché une empreinte très vive. Il aurait bien voulu ramener l'âge d'or sur la terre.... Mais, quand il vit qu'il ne pouvait rien, et qu'il allait mourir, sa suprême consolation fut d'annoncer aux siens, et de croire, qu'il reviendrait bientôt, pour opérer, par la violence cette fois, ce que la persuasion dont il avait usé n'avait pu faire.

« La génération présente ne passera point, avait-il dit, que tout cela ne s'accomplisse » (*Luc 21, 32*). — Cependant, « la génération présente » passa et rien de « tout cela » ne s'accomplit.

Evidemment, si les hommes de ce temps-là avaient été conduits par la raison et non par les sentiments, il n'y

(1) Pour les raisons qu'on trouvera résumées dans GUIGNEBERT, *Manuel d'Histoire ancienne du christianisme* (1906) I. 157 s.

aurait plus eu un seul chrétien cinquante ans après la prédication de Jésus, puisque la promesse formelle qu'il avait faite, de revenir bientôt, ne s'était point réalisée.

Et pourtant, malgré tout, une bonne partie du monde civilisé, aujourd'hui encore, vit dans l'attente de ce retour. Qu'enseigne l'Eglise, en effet, sinon que Dieu, incarné dans la personne du Christ, a paru un jour sur la terre, et qu'il doit reparaître, à une époque qui reste indéterminée, pour juger tous les hommes et les récompenser ou les punir, suivant qu'ils auront agi bien ou mal ?

Les Evangiles

C'est par l'Evangile que ces anciennes espérances en la justice de Dieu se sont transmises jusqu'à nous.

Or, l'Evangile, — ou, pour mieux dire, les Evangiles ⁽¹⁾ ont été écrits près d'un siècle après la mort de Jésus, à une époque où il était devenu nécessaire de le faire connaître à ceux qui hésitaient à croire en lui ⁽²⁾.

Ce qu'il avait été au juste, on ne le savait plus bien, un siècle après sa mort. On se souvenait pourtant qu'il avait été un homme au cœur excellent, et qu'il avait sacrifié sa vie aux idées qui lui étaient chères et qui étaient les plus hautes qu'il fût alors permis à un homme de défendre.

(1) Il y avait, à l'origine, un grand nombre d'Evangiles. L'Eglise n'en a retenu que quatre ; ceux-là seuls sont inspirés ou authentiques ; les autres ont été déclarés apocryphes. Pourquoi quatre ? C'est qu'« il y a quatre climats, quatre vents, quatre coins du monde réclamant chacun une colonne » (St-Irénée).

Sur la signification du chiffre quatre, voir aussi p. 28.

(2) Les premiers chrétiens ne pouvaient pas songer à écrire la vie de Jésus ; ils vivaient dans l'attente de son retour. Cf. p. 42.

Nul parmi les rédempteurs du temps passé n'avait poussé si loin le dévouement, et c'est à ce signe que l'humanité ⁽¹⁾ reconnut celui qu'elle attendait depuis si longtemps.

Jésus considéré comme le Messie

L'on convint dès lors que tout ce que les autres, ceux qui l'avaient précédé, avaient fait, ils ne l'avaient fait que pour lui préparer la voie, que pour permettre aux hommes de le comprendre quand il viendrait.

Jésus, devenu le Rédempteur par excellence, Jésus en tant que Messie, Jésus-Christ, en un mot, ne pouvait pas avoir fait moins que les anciens prophètes ⁽²⁾.

Moïse avait nourri miraculeusement tout le peuple d'Israël en plein désert : Jésus passera donc pour avoir miraculeusement nourri la foule de ceux qui étaient accourus pour l'entendre.

On croyait qu'au temps de l'âge d'or les yeux des aveugles s'ouvriraient, que les muets chanteraient, que les boiteux bondiraient comme les cerfs, que les cadavres se relèveraient : Jésus, qui était venu au monde pour annoncer ou pour ouvrir l'âge d'or, Jésus passera donc pour avoir rendu aux aveugles l'usage de leurs yeux, aux muets leur langue, aux boiteux leur agilité, et pour avoir ressuscité des morts.

On croyait surtout qu'au temps de l'âge d'or l'ordre

(1) Non seulement le monde oriental, mais l'Occident aussi (voir surtout la 4^e Eglogue de Virgile). Le monde entier, — le monde méditerranéen, — s'attendait alors à un renouvellement instantané des choses.

(2) « On a cru que Jésus avait fait des miracles, parce qu'on a cru que Jésus était le Christ et qu'on croyait que le Christ devait faire des miracles ». E. HAVET, *le Christianisme et ses origines*, t. IV, p. 10.

social serait bouleversé de fond en comble, — et c'est pourquoi Jésus passera pour avoir dit, et c'est pourquoi peut-être il a dit, que “ les derniers seraient les premiers et les premiers les derniers ” dans ce royaume qu'il se croyait appelé à fonder.

Jésus, nous le savons, était né à Nazareth. Mais, suivant de vieilles traditions, très répandues en Israël, le Messie devait naître à Bethléem ; car Bethléem était la ville natale du roi David, du fondateur de la nation juive ; or, le Messie devait sauver Israël, le délivrer de la domination romaine, comme David l'avait délivré jadis du joug des Philistins. C'est pourquoi les évangélistes font naître Jésus-Christ, Jésus-Messie à Bethléem.

Le Rédempteur identifié au Dieu-soleil

J'ai dit que les Evangiles ont été écrits près d'un siècle après la mort de Jésus.

Supposons que rien n'ait été publié jusqu'à présent concernant Napoléon I^{er}, et qu'on se mette aujourd'hui seulement à écrire sa vie ; sûrement, la légende occuperait dans un tel récit la plus grande place ⁽¹⁾. Encore n'avons-nous plus guère d'imagination créatrice, de cette imagination capable d'enfanter des dieux !

Et puis, représentons-nous ce qu'était le monde, — quelle idée les hommes se faisaient du monde, — il y a vingt siècles : c'était une sorte de caisse, dont la terre était le fond, le ciel le couvercle, et les montagnes les côtés. Tout se tenait très étroitement dans ce monde-là : le ciel

(1) Les Arabes, qui ne connaissent Napoléon que par la tradition, font de lui le héros d'une foule de légendes.

était comme le miroir de la terre ; les hommes, habitants de la terre, étaient faits à l'image des dieux, habitants du ciel ; nulle séparation entre les phénomènes de la nature et les affaires des hommes ; les événements, heureux et malheureux, de l'histoire paraissaient amenés par les mêmes causes qui règlent la succession des beaux et des mauvais jours (1).

Nous autres, modernes, nous parlons certes encore bien volontiers de la pluie et du beau temps, mais nous n'avons plus, je le répète, assez d'imagination pour nous figurer, quand nous disons « pluie » et « beau temps », deux êtres semblables à nous et qui seraient perpétuellement aux prises l'un avec l'autre, — et qui *feraient* la pluie et le beau temps.

Pour nous, beau temps et pluie, été et hiver, ce sont là simplement des mots, et aussi des choses, agréables ou désagréables ; pour les anciens, c'étaient, en outre, des divinités. La divinité du beau temps ou du soleil, c'était le « bon » Dieu ; la divinité du vent et des orages, c'était le diable.

Or, le bon Dieu, quand il descendait sur la terre, prenait généralement la forme d'un homme (2), d'un jeune homme très beau, — aussi beau qu'il était bon, — mais qui mourait très jeune, car les beaux jours sont vite passés... L'année suivante, ce dieu revenait à la vie ; puis il mourait pour renaître encore.

Ce jeune dieu-soleil fut toujours le plus aimé des

(1) C'est là le principe de l'astrologie comme aussi de la philosophie de l'histoire, telle qu'on l'a comprise depuis l'origine jusqu'à Bossuet.

(2) Tandis qu'on prêtait au démon la forme d'un serpent, d'un dragon, d'une bête furieuse (Cf. p. 23)

dieux⁽¹⁾; il était cher surtout au cœur des femmes⁽²⁾; et, peu à peu, il était devenu — et cela précisément vers l'époque de la prédication de Jésus — le dieu presque unique de toutes les nations civilisées. Il s'appelaît Osiris en Egypte, Mithra chez les Perses, Adonis en Syrie, Attis en Asie-Mineure, Bacchus chez les Grecs; sous des noms divers, c'était, à d'insignifiants détails près, la même divinité.

Or il y a entre la légende de ce dieu-soleil et les légendes relatives aux grands hommes du temps passé d'évidentes analogies. Comme, en effet, le rédempteur attendu devait jouer à l'égard des hommes un rôle semblable à celui du soleil dans la nature, le sort de ce rédempteur était censé lié au sort du soleil. Ainsi le rédempteur et le dieu-soleil tendaient à se confondre en une seule et même personne; le rédempteur devenait l'incarnation du dieu-soleil; les peuples exprimaient leurs espérances en l'avènement prochain du Messie dans les mêmes termes dont les poètes saluaient la venue du printemps.

Les Origines du Rédempteur

Si l'on prenait à la lettre, comme on le faisait unanimement avant Voltaire, les récits des anciens, — les fondateurs d'empire et les initiateurs religieux d'autrefois auraient tous été de naissance illégitime ou miraculeuse. C'étaient, pour la plupart, des enfants trouvés, et le bruit courait même, au sujet de certains d'entre eux, qu'ils

(1) Cf. p. 22 s.

(2) Cf. p. 32 s.

n'avaient pas eu de père du tout, ou que leur père était un dieu (1).

Pourquoi ces origines mystérieuses ? C'est, sans doute, que l'origine du soleil est — était — mystérieuse aussi ; on ne savait pas d'où venait le soleil, quand on le voyait s'élever au-dessus de l'horizon. Et puis, à peine levé, ne semblait-il pas courir de grands dangers ? Ne lui fallait-il pas lutter, pour dissiper les ombres de la nuit, pour percer de ses rayons les sombres nuages qui menaçaient d'anéantir son éclat ?

Le Rédempteur exposé

C'est pourquoi l'on imaginait que l'enfant prédestiné, en qui devait s'incarner le dieu-soleil, avait été exposé, abandonné tout seul, au caprice des éléments ou à la méchanceté d'un tyran.

Si l'on racontait du fondateur de Babylone qu'il avait été exposé par sa mère, dans une corbeille de jonc enduite de bitume, sur les eaux de l'Euphrate (2), et si l'on racontait de Moïse, trente siècles plus tard, qu'il avait été exposé, par sa mère, dans une corbeille de jonc enduite de bitume, sur les eaux du Nil, c'est que, dans la plaine de Chaldée comme dans la basse Egypte, le soleil paraît sortir des eaux, — des eaux du delta du Nil, des eaux du delta de l'Euphrate (3).

(1) Se rappeler que les anciens croyaient à la génération spontanée.

Samson et Samuel étaient nés de femmes stériles ; Pythagore était né, au dire des pythagoriciens, d'une vierge aimée par Apollon, dieu du soleil ; Platon de même, au dire des platoniciens ; Romulus, le fondateur de Rome, était né des amours du dieu Mars avec une vestale, etc.

(2) Cf. MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, I, 597.

(3) Romulus avait été exposé sur le Tibre, Persée sur la mer, etc..

Dans un pays de montagnes, l'enfant prédestiné était exposé sur le plus haut sommet, parce que le soleil, chaque matin, semblait reposer, solitaire (1), sur les cimes ; ainsi, suivant la légende thébaine, OEdipe avait été exposé sur le Cithéron (2). — Ailleurs, le héros naissait dans un antre, dans une caverne (3).

Chez un peuple de pasteurs, le rédempteur naissait dans une étable (4) ; ou bien sa naissance n'avait eu pour témoins que des bergers (5).

Or, il est raconté, au sujet du Christ, qu'il était né dans une étable, et que, seuls, des bergers avaient assisté à sa naissance.

C'est qu'en effet Jésus, quand il eût été élevé, par l'admiration des siens, au rang de fils de Dieu, — comme Orphée, Pythagore, Platon et beaucoup d'autres, avaient été jadis élevés par l'admiration des leurs au rang de fils de Dieu, — Jésus (de qui l'on ne savait rien ou presque rien d'historique) eut sa légende à son tour, comme Platon, comme Pythagore et comme Orphée.

La « vie de Jésus », telle que nous la connaissons par l'Evangile, n'est qu'une légende, en effet, une légende parmi bien d'autres (6), la plus célèbre, voilà tout.

(1) C'est pour cette raison, d'ailleurs, c'est parce qu'il est toujours seul, que l'astre du jour a reçu le nom de « soleil ».

(2) C'est également sur une montagne que le Christ est transfiguré, changé en astre (p. 30) ; c'est sur une montagne qu'il meurt, comme le héros solaire Hercule ; c'est du sommet du mont des Oliviers qu'il s'élève au ciel.

(3) Zeus, chez les Grecs ; Mithra, chez les Perses.

(4) Horus, chez les Egyptiens.

(5) Ainsi : Mithra. Noter aussi que Romulus, Cyrus, OEdipe sont recueillis et élevés par des bergers.

(6) Sur le canevas commun à toutes les légendes solaires, on peut consulter HAHN, dans MAX MULLER, *Nouvelles Etudes de mythologie* (Paris 1898), p. 466 ; A. JEREMIAS, *Babylonisches im Neuen Testament* (Leipzig 1905), p. 9.

Le Rédempteur persécuté

Quand Jésus vint au monde, Hérode venait d'ordonner, dit-on, de tuer tous les enfants au berceau ⁽¹⁾, car il avait appris que l'un d'eux ruinerait son pouvoir. Or, Abraham avait été persécuté, lui aussi, dès sa naissance par Nemrod ⁽²⁾, comme Moïse par le Pharaon, comme le roi Cyrus par son grand-père Astyage, comme le héros Persée par son grand-père Acrisius.

Hérode, le Pharaon et tous les autres représentent l'ancien état de choses, l'ancien régime, qui se défend, comme il peut, contre les entreprises des novateurs personifiés, eux, dans l'enfant qui vient de naître, et cette lutte du tyran et de l'enfant, du passé et de l'avenir, de l'âge de fer sur son déclin avec l'âge d'or qui commence à poindre, cette rivalité politique — ou religieuse — ou, à la fois, religieuse et politique — est dépeinte dans les anciennes littératures, dans l'Evangile comme ailleurs, sous les traits de la lutte que le soleil soutient chaque matin contre la nuit, chaque printemps contre l'hiver.

Date de la naissance du Rédempteur

La date de la naissance de Jésus n'est nulle part indiquée dans les Evangiles. Les premiers chrétiens ne célébraient donc pas cette naissance.

Puis on décida d'en rappeler le souvenir le 6 janvier, — et ce jour prit dès lors le nom d'Epiphanie, ce qui signifie « manifestation (de Dieu aux hommes) ».

Mais pourquoi les chrétiens choisirent-ils ce jour, le

(1) En réalité, Hérode était mort depuis plusieurs années quand Jésus vint au monde.

(2) A. WUENSCH, *Aus Israels Lehrhallen* (Leipzig, 1907), vol. I, p. 15-45.

6 janvier ? C'est que, chez les Egyptiens, la naissance du dieu-soleil était célébrée le 6 janvier (1).

Plus tard, quand le christianisme se trouva transplanté en Occident, à Rome, dans la capitale du monde, il entra tout de suite en concurrence avec une religion venue d'Orient, elle aussi, avec la religion de Mithra qui était le dieu-soleil chez les Perses.

Tous les cultes affluaient à Rome, en effet, dans les premiers siècles de notre ère, et ils y trouvaient généralement le meilleur accueil, car Rome, si elle n'avait plus guère confiance en ses anciens dieux, — Jupiter, Minerve et les autres, — Rome, pourtant, ne pouvait pas encore se passer de Dieu.

Or, parmi tous ces cultes nouveaux qui s'offraient à elle, deux surtout attirèrent et retinrent son attention : le christianisme et le mithraïsme.

La religion de Mithra ressemblait si fort à celle du Christ (2), que les docteurs de l'Eglise ne pouvaient expliquer ces ressemblances qu'en alléguant la malignité du diable.

Deux doctrines aussi semblables ne pouvaient pas subsister ainsi, à côté l'une de l'autre ; mais Rome fut longue à fixer son choix. Dans la première moitié du IV^e siècle, Constantin optait pour le christianisme ; dans la seconde moitié du même siècle, Julien inclinait visiblement vers le mithraïsme. Finalement, la victoire resta au christianisme.

Si l'humanité, au lieu d'être chrétienne, était mithraïste, elle vaudrait sans doute ce qu'elle vaut, ni plus

(1) SAINTYVES, *Les Saints successeurs des dieux*, p. 392 et suiv.

(2) Non seulement sous le rapport du culte, mais aussi au point de vue de la morale, cf. S. REINACH, *Cultes, Mythes et Religions*, II, 230.

ni moins. Les religions, ne l'oublions pas, ne s'imposent pas à l'humanité ; c'est l'humanité qui fait — et qui défait — les religions ⁽¹⁾. Si l'humanité était mithraïste, il y aurait tout de même une fête de Noël d'inscrite dans notre calendrier, — et aussi une fête de Pâques et une fête de l'Ascension ; et ce serait le 25 décembre aussi qu'on célébrerait chez nous la Noël.

C'est qu'en effet, on fêtait, chez les Perses, la naissance de Mithra le 25 décembre, c'est-à-dire à l'époque précise où les jours commencent à augmenter, où le soleil commence à prendre de la force. Comme donc beaucoup de chrétiens, encore mal affermis dans leur foi, confondaient ces deux fêtes, si rapprochées, de la Nativité de Mithra (25 décembre) ⁽²⁾ et de la Nativité du Christ (6 janvier), l'Eglise crut bon de déplacer la fête de la Nativité du Christ et de la transporter au 25 décembre ⁽³⁾.

De cette façon, les fidèles ne confondraient plus entre le Christ et Mithra. Désormais, les deux cultes étaient officiellement confondus. Le christianisme devenait le catholicisme. A l'enseignement tout familial de Jésus se superposait, ou se substituait, une doctrine très savante, très éclectique aussi, et vraiment catholique, c'est-à-dire uni-

(1) E. RENAN l'a dit très justement : « Il ne sert de rien de déverser sa haine contre les mots de christianisme, de théologie, etc. Qui donc a fait le christianisme ? Qui a fait la théologie ? L'humanité n'accepte d'autres chaînes que celles qu'elle s'impose à elle-même. L'humanité a tout fait et, nous voulons le croire, tout bien fait ». (*Etudes d'histoire religieuse*, p. 446).

(2) A la fin du troisième siècle ou au commencement du quatrième. L'Eglise d'Orient n'adopta la date du 25 décembre qu'en l'an 375.

(3) L'Eglise célèbre, le 25 décembre, en même temps que la naissance du Christ, la fête d'une sainte nommée Anastasie. D'après la légende, cette sainte aurait assisté à la naissance de Jésus ; elle avait été, disait-on, la sage-femme de la Vierge. En réalité, Anastasie est un mot grec qui signifie « résurrection, lever », et cette prétendue sainte Anastasie n'est autre chose que la personnification de la naissance du Christ, identifié au soleil levant. SAINTYVES, *op. cit.* 155 s.

verselle, en ce sens qu'elle conviendra à tous les peuples du monde, du monde romain — du monde alors connu — parce qu'en fait tous ces peuples y auront mis quelque chose d'eux-mêmes.

Le Précurseur

C'est dans la même intention, pour faire oublier les anciens dieux, que la naissance de Jean le Précurseur a été fixée au 24 juin, à l'époque où les jours commencent à diminuer. La fête chrétienne de la Saint-Jean fut donc substituée à l'ancienne fête païenne du solstice d'été, comme la Noël avait été substituée à la fête du solstice d'hiver. Or, ce jour-là, le 24 juin, les païens avaient coutume d'allumer sur les hauteurs ⁽¹⁾ d'immenses feux à la gloire du soleil, — ou bien ils faisaient rouler du haut des collines des roues enflammées, images du soleil, qui allaient tomber et s'éteindre au fond de la vallée, dans la rivière. L'Eglise, — elle le reconnaît très volontiers, — ne put qu'encourager ces démonstrations, qui répondaient si bien, dit-elle, au caractère de la nouvelle fête de la Nativité du Précurseur. Jean, en effet, avait dit, en parlant de Jésus : « Il faut qu'il croisse et que je diminue » ⁽²⁾. C'est pourquoi les feux du solstice d'été sont devenus les feux de la Saint-Jean.

N'est-il pas écrit d'ailleurs dans l'Evangile que Christ est la lumière, la lumière sans laquelle le monde resterait plongé dans la mort ; et les Pères n'ont-ils pas dit et répété mainte fois que Jean le Précurseur est inséparable

(1) Cf. p. 16.

(2) Jean, III, 30.

de Jésus, comme le jour l'est de son aurore ? Jean, disent-ils encore, est apparu dans la nuit sans fin comme une « lampe ardente » (1), et pour un temps le monde — Israël — s'est réjoui de ses rayons, mais l'Eglise ne confondit point la lumière empruntée du Précurseur avec l'éclat du soleil, c'est-à-dire avec Jésus-Christ.

La nécessité d'un précurseur s'imposait-elle donc ?

« La lumière a-t-elle besoin qu'on lui rende témoignage ? », demandait un jour Bossuet (2). « Faut-il que quelqu'un nous dise : Voilà le soleil ? Ce bel astre n'attire-t-il pas assez les regards, sans qu'on nous le montre au doigt ? Il en est ainsi toutefois... [et] la faiblesse de notre vue en est la cause. Le grand jour nous éblouirait, si nous n'y étions préparés et accoutumés par une lumière plus proportionnée à notre infirmité ». Ainsi, il fallait que Jean naquît pour préparer Israël à l'avènement du Messie.

Mais cela ne suffisait pas encore. Un ange, un archange, — une divinité de la lumière par conséquent, — était descendu du ciel neuf mois avant sa naissance (3) pour l'annoncer à Marie, qui devait être sa mère (4).

Enfin, l'étoile des mages (5) avait annoncé aux étran-

(1) Jean, IV, 35.

(2) *Elévations sur les Mystères*, XI^e semaine, 1^{re} élévation.

(3) La fête de l'Annonciation se célèbre le 25 mars, neuf mois avant la Noël. — La conception de Jean-Baptiste est commémorée le 24 septembre, neuf mois avant sa nativité.

(4) Mille ans plus tôt, un ange était descendu du ciel aussi pour annoncer la naissance de Samson, — personnage beaucoup plus légendaire, assurément, qu'historique et dont le nom, d'ailleurs, signifie « petit soleil ».

La naissance de Samuel avait été annoncée par le grand-prêtre Héli ; la naissance de Pythagore, par la Pythie ; la naissance de Moïse, par sa sœur Myriam (tradition rabbinique).

(5) Les adorateurs des astres sont les premiers à s'incliner devant le Christ !

Trois siècles plus tôt, — la nuit même où naquit Alexandre, — les

gers, aux Gentils, la naissance de Jésus, — comme l'étoile du matin annonce le lever du jour ⁽¹⁾.

Le dieu-soleil comme médiateur

Nous avons vu que les grands hommes, dans l'antiquité, étaient souvent comparés et parfois même identifiés au soleil ⁽²⁾. Inversement, le soleil était souvent représenté, comme tous les autres dieux d'ailleurs, sous la forme humaine ⁽³⁾.

Ainsi, le soleil apparaissait comme une sorte d'intermédiaire, de médiateur, entre l'homme et le Dieu suprême, celui qui siège dans le septième ciel et dont, à la vérité, on ne s'occupait guère, ici-bas.

Peu importait, en somme, d'où venait la lumière. L'essentiel, c'était que la lumière vint réchauffer et éclairer la terre, qu'elle vint la délivrer chaque matin des terreurs de la nuit et la protéger chaque jour contre les attaques de l'orage.

Le dieu-lumière, le dieu-soleil, Dieu le fils ⁽⁴⁾, devait

mages avaient, disait-on, observé dans le ciel un signe merveilleux qui annonçait la ruine prochaine de l'Asie.

(1) Au dix-septième siècle, un pieux astronome proposa de donner à la planète Vénus, en tant qu'étoile du matin, le nom de saint Jean Baptiste, car, disait-il, Jean a été « l'étoile matutinale de Jésus, le précurseur du Soleil. »

(2) Cf. p. 14 s.

(3) Ainsi, les Égyptiens comparaient le soleil levant à l'enfant qui vient de naître, le soleil de midi à un héros triomphant, le soleil du soir à un vieillard qui se traîne péniblement courbé sur son bâton. Le soleil du solstice d'hiver était figuré sous les traits d'un enfant porté dans les bras de sa mère.

(4) Dans la mythologie, le Soleil est le fils du Ciel. — On sait que Jésus s'appelait — ou était appelé — le « Fils du Père », ce qui se dit, dans la langue qu'il parlait *bar abba*. Cette expression pourrait bien être l'origine de la légende de Barabbas; le surnom ou sobriquet de Jésus aura été pris pour le nom d'un autre personnage que lui.

donc fatalement, tôt ou tard, supplanter son père ⁽¹⁾ ; c'était, comme on l'a dit ⁽²⁾, un dieu qui avait de l'avenir.

C'est aussi qu'il était le seul qui sût souffrir et mourir pour l'humanité ⁽³⁾.

Telle était, par exemple, l'histoire d'Adonis. Un jour, comme il errait au pied du Liban, sur les bords d'un gave fleuri d'anémones, Astarté l'avait rencontré et l'avait aimé... A quelque temps de là, Adonis était mort déchiré par un sanglier, c'est-à-dire tué par un dieu jaloux qui avait pris la forme d'un sanglier ; c'était le soleil de l'été chassé, tué par le soleil de l'hiver. — Astarté avait pleuré ⁽⁴⁾ et enseveli son ami. Puis, comme elle demeurait inconsolable, elle résolut de descendre dans les enfers pour le reprendre à la mort. Et, en effet, elle parvint à le ramener sur la terre ; alors elle le baigna dans une onde pure et l'oignit des parfums les plus rares.

La mort d'Adonis et sa descente aux enfers symbolisent l'hiver ; son retour à la vie, c'est le retour du printemps. Astarté personnifie la nature, la terre, tour à tour gaie et triste, suivant que le soleil brille ou qu'il reste caché.

Idée de communion

Mais Adonis n'est pas seulement l'astre du jour ; il est aussi, et tout naturellement, le dieu des moissons et des

(1) Déjà, à Babylone, Dieu le Père ne jouait plus qu'un rôle très effacé. Au moyen âge, chez nous, Dieu le Père n'aura pas un seul autel ; nulle église n'est placée sous l'invocation du Père Eternel ; nulle fête du calendrier chrétien n'est célébrée spécialement en l'honneur du Père.

(2) S. REINACH, *op. cit.*

(3) Il faut que le soleil meure, pour que la terre épuisée reprenne des forces et porte à nouveau d'abondantes moissons.

(4) Sur les monuments païens, à Pompéi, par exemple, Astarté es

vendanges : il est le grain de blé, le grain qui meurt, — qui semble mourir, — qui reste enseveli durant les mois d'hiver, et qui renaît avec le printemps sous forme d'épi, pour retomber enfin sous la faucille du moissonneur.

Et il est aussi le grain de raisin, mûri par l'été, et qui, l'automne venu, répand sa liqueur vermeille, verse son sang, pour la joie des hommes.

Le ciel était inaccessible. Le soleil était trop loin encore. Le blé et le raisin, le pain et le vin, dons du soleil, permettaient enfin de réaliser cette communion avec la nature qui était devenue la grande préoccupation des hommes, le jour où, s'étant mis à réfléchir sur leur condition, ils avaient senti leur raison faiblir devant ce « silence éternel » dont la raison d'un Pascal s'épouvantait encore.

Manger du pain, boire du vin, selon certains rites, à certains moments de la semaine ou de l'année, c'était vraiment, pour ces âmes inquiètes, un viatique, une consolation.

Chez les anciens Grecs, le jour des vendanges, citadins et campagnards, maîtres et esclaves dégustaient ensemble le vin nouveau, et ils chantaient ensemble les louanges du dieu-soleil, de ce dieu qui apportait à la nature comme à l'homme la liberté (1).

figurée vêtue d'une longue robe et penchée sur le corps d'Adonis dont elle soutient sur ses genoux la tête défaillante. Cette scène a visiblement inspiré les artistes chrétiens qui ont représenté la Vierge-mère pleurant son fils.

(1) Le dieu des vendanges, Bacchus, portait le surnom d'Eleuthéros (Libérateur). — « La nature, disait un ancien, est égalitaire ; le ciel, le même pour tous ; le soleil ne distingue ni pauvres ni riches, ni mâles ni femelles, ni hommes libres ni esclaves. »

Vers la fin des moissons, les prêtres présentaient aux fidèles, en grande cérémonie, l'épi de blé, qu'ils appelaient « le plus grand, le plus merveilleux, le plus parfait de tous les mystères » (1).

L'Eucharistie

Ainsi, c'était sous ces « espèces », sous ces apparences du pain et du vin que le dieu-soleil, chez les païens, se communiquait à ses fidèles, — et c'est sous ces espèces aussi que Jésus se communique aux chrétiens dans le sacrement de l'Eucharistie.

« Je suis la vigne », avait-il dit, et c'est pourquoi les imagiers du moyen âge le représentent, courbé sous le pressoir, tout prêt d'être écrasé dans la cuve du vendangeur.

« Je suis le pain de vie » disait-il encore « le pain de vie descendu du ciel pour donner la vie au monde ».

Pourquoi, d'ailleurs, Jésus était-il né à Bethléem ? Pourquoi cette bourgade avait-elle été choisie pour devenir le théâtre d'un événement si mémorable ? C'est, nous l'avons vu (2), que Bethléem était la ville natale du roi David ; mais il y avait encore une autre raison, non moins sérieuse que celle-là, aux yeux des théologiens : c'est que Bethléem signifie « Maison du pain » (3).

Suivant les Pères, la multiplication des pains que

(1) C'était déjà le mystère « trois fois saint ».

(2) P. 12.

(3) Se rappeler à ce propos que la primauté de l'évêque de Rome n'est fondée, scripturairement, que sur un calembour : « Tu es Pierre, avait dit Jésus au chef des apôtres, tu es Pierre, et c'est sur cette pierre que j'établirai mon Eglise ».

Jésus avait faite un jour en faveur de cinq mille personnes qui l'avaient suivi — ce prodige n'était qu'un essai que Jésus faisait de sa puissance ; ce n'était qu'une figure de l'Eucharistie qu'il devait instituer, — selon la légende, — la veille de sa mort.

Le même jour où Jésus avait multiplié les pains, il avait multiplié aussi deux poissons. De là est venu l'usage qu'avaient les premiers chrétiens de représenter le Christ sous la forme d'un poisson ⁽¹⁾. Le Christ se fera poisson, comme il s'était fait pain et vin ; il se fera vraiment, suivant sa promesse, « tout à tous ».

C'est aussi que l'homme ne se nourrit pas seulement de pain, ni de poisson. La chair des animaux lui est nécessaire également. Et comme le soleil « donnait naissance à tous les animaux comme à toutes les plantes », il pouvait s'incarner dans le corps de tel animal qu'il lui plaisait : chez les Egyptiens, il avait choisi le bœuf ; chez les Babyloniens et chez les Grecs, le taureau ; chez les chrétiens, il choisira l'agneau, et nous verrons, dans un instant, quelles raisons avaient déterminé son choix ⁽²⁾.

La Passion du Christ

Tous les dieux du soleil meurent, nous le savons. ⁽³⁾

(1) Le symbole du poisson — comme la plupart des symboles, d'ailleurs — s'explique par plusieurs raisons. On sait que le nom grec du « poisson » se compose des cinq lettres initiales des mots *Iésous Christos Théou Uíos Sôter* (*I-ch-th-u-s*), « Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur ». En outre, le poisson joue fréquemment dans la mythologie orientale le rôle de bienfaiteur de l'humanité ; ainsi, suivant la doctrine des mages de Babylone, c'était un dieu-poisson qui avait enseigné aux hommes « tout ce qui contribue à l'adoucissement de la vie ».

(2) Cf. p. 35.

(3) Cf. p. 23. A Babylone, on montrait le tombeau du dieu-soleil Bel ; en Egypte, le tombeau du dieu-soleil Osiris ; en Crète, le tombeau du dieu-soleil Zeus, etc.

Tous aussi ils meurent de mort violente ; leur mort est extraordinaire, accidentelle, comme leur naissance :

Adonis est tué à la chasse par un sanglier ; Bacchus est déchiré par ses ennemis, les Titans, et son prophète Orphée, par des femmes furieuses, les Ménades ; Osiris est trahi ⁽¹⁾ et tué par son frère Typhon.

D'autre part, il semble certain que Jésus a été mis à mort par l'ordre du procureur de Judée. Il avait repris les vices des pharisiens ; les pharisiens le firent mourir ⁽²⁾. Mais comment le firent-ils mourir ? Cela, nous ne le savons pas avec certitude.

Considérons cependant que c'était la coutume chez les anciens de mettre à mort, à la fin de l'hiver, un homme, un condamné à mort, personnifiant le dieu qui allait mourir.

C'est pourquoi ce condamné était habillé en dieu, c'est-à-dire en roi. On le revêtait des habits royaux et on le faisait asseoir sur un trône. Puis, on le dépouillait de ses vêtements, on le flagellait et on le mettait en croix. ⁽³⁾.

Or Jésus, une fois condamné à mort, avait été, nous dit-on, couvert d'un manteau d'écarlate ; les soldats du procureur lui avaient mis sur la tête une couronne, et dans la main un roseau en guise de sceptre ; ils avaient feint de lui rendre hommage, puis ils l'avaient crucifié.

Si c'est là un fait historique, si la scène de la Passion s'est réellement déroulée comme il est rapporté dans

(1) Samson est trahi par Dalila, Hercule par Déjanire, Christ par l'un des siens ; un héros solaire ne peut périr que par trahison.

(2) VOLTAIRE, *le Douteur et l'Adorateur*.

(3) Cf. S. REINACH, *op. cit.* I 333 (résumant les travaux de WENDLAND et de FRAZER). Cette fête portait, à Rome, le nom de Saturnales (de Saturne, dieu

l'Evangile, ce fait a dû exercer une influence décisive sur la formation de la légende du Christ, sur la transformation du Christ en divinité et, plus spécialement, en divinité solaire.

Et si ce n'est là qu'une légende, nous y trouvons une preuve nouvelle de l'identification de Jésus-Christ avec le dieu-soleil.

Symbolisme de la croix

Pourquoi cet homme, qu'on mettait à mort à la fin de l'année, en l'honneur du dieu soleil, était-il crucifié ? Pourquoi avait-on adopté pour la circonstance ce genre de supplice ?

C'est que la croix était, en Orient (1) le symbole, l'image du soleil. On représentait le soleil par un cercle dans lequel étaient inscrits deux diamètres se coupant à angle droit, et ces deux diamètres, ces quatre rayons, représentaient la lumière et la chaleur qui rayonnent vers les quatre directions de l'espace.

Et comme l'idée d'espace a beaucoup d'affinité avec l'idée de temps, les quatre rayons de la croix solaire étaient également le symbole de l'éternité. Or, « éternité » se dit en babylonien *labarum* ; — c'est le mot qui désigne l'étendard que Constantin fit faire en souvenir de la fameuse victoire qu'il devait, croyait-il, au dieu des chrétiens ; sur cet étendard il y avait une croix — une croix

des semailles) ; elle a pris chez nous le nom de Carnaval. Au condamné déguisé en roi a été substitué un monarque de paille.

(1) En Occident la croix était simplement une potence ; on la représentait par la lettre T ; d'ailleurs, les païens et les Juifs désignaient ordinairement le Christ sous l'épithète de « pendu ».

« de Malte » — pareille à celle que les Babyloniens nommaient *labarum* (1).

Le Christ, soleil de la vérité

D'après la tradition, la croix à laquelle Jésus fut attaché était disposée de telle sorte que le Christ tournait le dos à Jérusalem et qu'il tendait les bras vers l'Occident, car, disait-on, le « soleil de la vérité » s'est couché sur la ville déicide, Jérusalem, mais en même temps il s'est levé sur la nouvelle Jérusalem, c'est-à-dire sur Rome.

Le « soleil de la vérité » ! C'est qu'en effet le soleil n'était pas seulement l'auteur de la vie. Il était aussi, pour certains esprits du moins, le symbole de la lumière céleste qui rayonne sur les intelligences et sur les cœurs (2). Mais cette conception là, non plus, n'est pas particulière aux chrétiens ; les mages de Babylone, cinq mille ans avant eux, parlaient déjà du « soleil de justice et de vérité » (3).

Le Christ confondu avec le soleil

Et puis, si, pour quelques moralistes, le Christ était le « soleil de la vérité », pour la grande majorité des fidèles, il était le soleil, simplement (4). Rappelons-nous que les

(1) OPPERT, *Etudes assyriennes* 166, *Expédition en Mésopotamie*, II 293. Noter aussi que la première lettre du mot Christ avait, en grec, la forme d'une croix X. Cette lettre, réunie à la suivante P, formait une sorte de signe cabalistique, analogue à la croix ansée, qui, chez les Egyptiens, était le symbole de la vie éternelle.

(2) C'est alors le verbe de Dieu, cf. p. 41. De là sans doute la précocité de l'enfant prédestiné : Alexandre et les ambassadeurs perses, Jésus et les docteurs, etc.

(3) WINCKLER-ZIMMERN, *op. cit.* 368.

(4) Cf. G. L. DUPRAT (*Bulletin des Sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1903, p. 296) : « Sans doute, il y eut toujours un certain nombre d'inspirés pour lesquels l'assimilation de Jésus

premiers chrétiens se tournaient pour leurs prières du côté de l'Orient, que toutes les anciennes églises chrétiennes sont orientées face au soleil levant, comme les temples mêmes des païens, et que le dimanche le jour du Seigneur, s'appelait primitivement « le jour du soleil » (1).

Ne disait-on pas d'ailleurs qu'au cours de sa carrière Jésus s'était une fois changé en astre ? Comme il se trouvait sur une montagne, (2) avec ses disciples les plus chers, « ses vêtements étaient devenus d'une blancheur éblouissante (3) et son visage avait resplendi comme le soleil » (4).

Le Christ, fruit de vie

A ceux qui demandaient de quel bois était faite la croix de Jésus, voici ce qu'on répondait :

L'archange Michel avait donné à Seth, le fils d'Adam et d'Eve, un rameau de l'arbre du paradis, pour qu'il le plantât sur la tombe d'Adam ; quand le rameau porterait des fruits, Adam serait pardonné. Seth avait planté le rameau béni sur la tombe de son père, et le rameau était devenu un arbre, mais cet arbre n'avait porté de fruit qu'au bout de quarante siècles. C'est qu'en effet Dieu

au soleil ne fut que l'effet d'une métaphore dont ils n'étaient pas dupes : Augustin déclare que le Christ est le « soleil de justice » ; mais il montre bien, par l'énergie avec laquelle il s'indigne contre ceux qui « honorent fausement » Jésus, en disant que Christ est le Soleil, quelle force avait la croyance populaire à l'identité foncière de Jésus, de Mithra, du dieu-soleil et de toutes les personifications analogues du feu divin ».

(1) C'est le nom qu'il porte encore en anglais et en allemand. — Au moyen âge, les paysans d'Anjou appelaient le soleil « Seigneur ».

(2) Cf. p. 16.

(3) Le blanc était la couleur préférée du dieu de la lumière. Pendant les premiers siècles, c'était la seule couleur en usage dans la liturgie romaine.

(4) Matthieu, 17, 1 s. ; Marc, 9, 1 s. ; Luc 9, 28 s.

avait voulu que la croix de Jésus fût faite d'une branche de cet arbre, et le fruit que cet arbre avait porté, c'était le corps du Rédempteur.

Cette légende a été reprise et développée bien des fois par les poètes du moyen âge et par quelques-uns d'entre les modernes. (1) Ce n'est là qu'une légende, en effet, qu'une tradition, et non pas un dogme. L'Evangile n'enseigne pas que la croix de Jésus était faite du même arbre dont Eve avait cueilli le fruit.

Il est vrai que tous les dogmes chrétiens ne sont pas parole d'Evangile, je veux dire que tous les dogmes chrétiens n'ont pas leur source dans l'Evangile. L'Evangile, par exemple, ne dit pas un mot de la descente du Christ aux enfers, et pourtant la descente aux enfers est un dogme. C'est que la tradition de la descente aux enfers a été adoptée par l'un ou l'autre de ces hommes illustres en qui l'Eglise reconnaît, justement, ses Pères.

Pourquoi donc les Pères n'ont-ils pas adopté le symbole du fruit de vie ? Pourquoi le Christ de l'Eucharistie est-il appelé le pain de vie et non pas le fruit de vie ? C'est, répondra-t-on, que l'homme se nourrit surtout de pain... Mais la vraie raison — la raison théologique — est bien différente :

Pourquoi le Christ devait souffrir

L'homme, avant la chute, se nourrissait exclusivement de fruits ; c'est une nourriture qui ne coûte aucune peine. Puis, il avait été condamné à manger son pain à la sueur

(1) WUENSCHÉ, *Der Lebensbaum als Kreuzholz Jesu (Ex Oriente lux, I, 23-70, Leipzig, 1905.*

de son front. Mais cette sentence devait frapper, par delà l'homme, Dieu lui-même, non pas sans doute Dieu le Père, qui restait impassible, mais Dieu le Fils, qui, dans l'immensité de son amour pour les hommes, voudra s'offrir à eux, « non sous les apparences du fruit spontané de l'arbre de vie, mais pareil au froment, broyé par la souffrance et rôti sur l'autel de la croix. »

Oui, il fallait que le Christ souffrit ! Il fallait qu'il mourût, comme étaient morts les dieux qui, avant lui, avaient aimé l'humanité (1). Il fallait qu'il mourût d'une mort d'autant plus douloureuse que l'humanité souffrait davantage. De cette façon, du moins, elle ne serait pas seule à souffrir. Et puis, quand il sortirait du tombeau, quel bonheur de participer à son triomphe, quelles délices de vivre de sa vie, d'une vie nouvelle !

Genèse de l'amour mystique

Jadis, à la fin de l'été, les femmes de Syrie pleuraient durant sept jours, une semaine — (c'était leur semaine sainte) — la mort de « leur Seigneur », Adonis (2). Puis elles lavaient son corps — une statue de bois peinte — et l'oignaient d'une huile parfumée, comme Astarté avait fait pour Adonis même (3). Enfin, elles enveloppaient leur dieu dans un linceul de laine et de toile, et le portaient au tombeau.

Peu leur importait, sans doute, à ces pauvres femmes

(1) Cf. p. 23, 26 s.

(2) Adonis signifie « Notre Seigneur ».

(3) Comme Marie-Madeleine fera pour Jésus, la veille de sa mort, en vue de sa sépulture (Matt. 26, 12).

d'Orient, dont la vie s'écoulait si monotone, peu leur importait qu'Adonis personnifiât le soleil, la nature, comme le disaient les poètes, ou bien encore, comme le voulaient les philosophes, la liberté. Mais ces fêtes de la mort et puis de la résurrection d'un jeune dieu fauché si cruellement dans sa fleur, ces fêtes ne leur procuraient-elles pas l'occasion — une occasion très précieuse — d'éprouver tour à tour les sentiments de la plus amère tristesse et les joies les plus exaltées? Elles *aimaient* leur Adonis, pour les pleurs qu'il leur faisait répandre autant que pour les chansons qu'il mettait sur leurs lèvres.

Or, aujourd'hui encore, en Orient, en Grèce, et aussi en Sicile et en Calabre, le jour du vendredi saint, le clergé et les fidèles enterrent le Christ — une statue de bois peinte ⁽¹⁾ — avec les mêmes soins que les femmes des mystères antiques apportaient à l'ensevelissement d'Adonis ⁽²⁾, avec les mêmes soins que les saintes femmes de l'Evangile avaient mis à enterrer leur divin Maître.

Et n'est-ce pas ici, surtout, qu'il convient de protester contre les affirmations de Chateaubriand ⁽³⁾? Pouvons-nous laisser dire que « tout est machine et ressort, tout est extérieur, tout est fait pour les yeux dans les tableaux du paganisme ; [que] tout est sentiment et pensée, tout est intérieur, tout est créé pour l'âme dans les peintures de la

(1) Ou une image de cire ; cf. FRAZER, *Adonis, Attis, Osiris* (1906) 144 ss.

(2) Du temps d'Adrien, il y avait encore dans les environs de Bethléem un bois sacré, dédié à Adonis. Saint Jérôme, qui nous rapporte le fait, s'afflige à la pensée que les païens pleurent Adonis à l'endroit même où l'enfant Jésus avait versé ses premières larmes ; il semble croire que ce bosquet d'Adonis avait été planté par les païens dans l'intention de profaner le lieu saint. Il est bien plus probable qu'au contraire le choix de Bethléem comme lieu de naissance du Christ a été déterminé, entre autres raisons (cf. p. 12 et p. 25), par l'existence à Bethléem d'un sanctuaire d'Adonis.

(3) *Génie du christianisme*, 2^e partie, chap. XVI.

religion chrétienne » ? Laisserons-nous dire qu' « il y a plus d'enchantement dans une de ces larmes que le christianisme fait répandre au fidèle que dans toutes les riantes erreurs de la mythologie » ?

Pour nous, qui n'avons pas deux poids et deux mesures, il n'y a là, de part et d'autre, que de riantes — ou de cruelles — erreurs. Nous ne pouvons pas faire de différence — et qui donc oserait dire qu'il y a une différence ? — entre les femmes de Syrie baignant de leurs larmes le corps d'Adonis et les sainte Thérèse, les sainte Catherine, les Marie Alacoque baisant de leurs lèvres passionnées les plaies de leur crucifix (1).

Mort du Christ et Ténèbres

Le Christ était né avec le soleil. Le soleil s'éteindra en même temps que lui.

Il est écrit en effet dans l'Evangile (2) qu'au moment même où le Christ rendit l'âme, les ténèbres couvrirent la terre.

La nature et l'humanité étaient, dans l'esprit des anciens, si étroitement associées, que les deuils de l'humanité étaient aussi des deuils pour la nature — étaient les deuils de la nature.

Le soleil s'était éclipsé déjà, sept siècles avant le Christ, quand Romulus, le fondateur de Rome, avait expiré. Au moment de la mort du Bouddha, dans l'Inde,

(1) Parmi les fidèles qui assistent à la messe de minuit, en est-il beaucoup qui songent au mystère de l'incarnation ? Non, sans doute. Mais le moyen pour un cœur sensible de ne pas s'attendrir sur le sort de cet enfant si joli, si pauvre, mais si puissant aussi et devant qui déjà sont prosternés les rois ?

(2) Matthieu 27, 45 ; Marc 15, 33 ; Luc 23, 44.

le soleil et la lune, les étoiles et toutes les choses qui brillent cessèrent d'être visibles ; tout perdit sa clarté, sa magnificence et sa splendeur. Le jour de la mort de César, le soleil s'était caché dès la sixième heure, c'est-à-dire à midi ⁽¹⁾, comme pour le Christ. L'on racontait au moyen âge que la mort de Charlemagne avait été annoncée par l'obscurcissement du soleil et de la lune ; et l'on croit encore, en certains pays, qu'une étoile nouvelle s'allume dans les cieux à la naissance d'un homme et qu'elle s'éteint quand cet homme meurt ⁽²⁾.

Que les ténèbres donc aient couvert la terre au moment où le Christ expira, il n'y a rien là de bien surprenant. Le miracle, si l'on peut ainsi dire, le miracle eût été, au contraire, que le Christ fût mort en présence du soleil, en plein jour.

Le Christ, Agneau de Dieu

Il y a trente siècles, le jour de l'équinoxe, le 1^{er} de l'an, le soleil entrait — paraissait entrer — dans la constellation du Taureau ; en ce temps là, le dieu-soleil et, spécialement, le dieu du printemps était comparé ou identifié au taureau ou au bœuf.

Il y a vingt siècles, le jour de l'équinoxe, le soleil entrait dans la constellation du Bélier ⁽³⁾. De là vient que le Christ est si souvent comparé au

(1) Le prodige était d'autant plus étonnant à cette heure !

(2) C'est de cette façon, par exemple, qu'on explique le phénomène des étoiles filantes en Sicile.

(3) En vertu du mouvement dit de « précession des équinoxes », le soleil passe d'un signe du zodiaque dans le signe d'à côté, au bout de vingt-deux siècles environ.

bélier ou encore à l'agneau, car ces deux animaux sont perpétuellement confondus, pris l'un pour l'autre, dans les langues anciennes. Que si l'on préféra le symbole de l'agneau à celui du bélier, ce fut sans doute en souvenir du rite juif de l'agneau pascal. — Et c'est ainsi que Jésus devint l'agneau émissaire, l'agneau qui doit être immolé pour le rachat de l'humanité.

L'agneau de Dieu, dans la doctrine chrétienne, supporte en effet les péchés du monde, comme le bouc supportait jadis les péchés d'Israël, comme le mouton ou le porc supportait les péchés des Babyloniens (1). Les magiciens avaient, croyait-on, le pouvoir de faire passer du corps du malade, c'est-à-dire du coupable (2), le maléfice dont ce coupable, ce malade, était accablé dans le corps de tel ou tel animal ; puis on chassait dans le désert, ou bien l'on tuait cet animal, dans l'idée qu'on détruisait, du même coup, le sortilège. Ainsi le supplice de Jésus, considéré comme le sacrifice du Christ-Agneau de Dieu chargé des péchés du monde, avait détruit, par une sorte d'opération magique, l'œuvre du démon parmi les hommes (3).

Suivant la tradition, la croix de Jésus, « l'arbre de salut », en plongeant dans la terre, avait rencontré une tombe, et cette tombe c'était celle du premier homme. Le sang de l'agneau rédempteur, coulant le long du bois sacré était descendu sur un crâne desséché, sur le crâne

(1) FOSSEY, *La magie assyrienne* (Paris 1902), p. 85 s.

(2) Toute maladie était considérée comme le châtimement d'une faute.

(3) L'origine et la signification de ce symbole de l'agneau étaient si claires au septième siècle encore, que le concile de Constantinople défendra, — inutilement d'ailleurs, — de représenter à l'avenir le Christ sous la forme de l'agneau.

d'Adam, le grand coupable dont le crime avait rendu nécessaire une telle expiation ⁽¹⁾. Or, chez les païens, le taureau qu'on immolait en l'honneur du dieu-soleil était égorgé sur un plancher à claire-voie au-dessus d'une fosse où les fidèles descendaient et recevaient sur la tête le sang qui lavait leurs fautes.

Le Christ, par sa mort, avait réparé les crimes passés. Maintenant, il fallait songer à l'avenir. On décida donc que la commémoration de cette mort, que le renouvellement de ce sacrifice, que le sacrifice de la messe, pour l'appeler par son nom, aurait le même prestige, la même efficacité, contre les œuvres futures du démon.

De même, les sectateurs de Bacchus, en Grèce, et les sectateurs de Mithra, chez les Perses, se réunissaient à des époques déterminées pour se partager en un banquet mystique les membres d'un taureau, et comme ils mangeaient la chair et buvaient le sang de ce taureau pour entrer en communion avec la divinité et participer de sa vie, ainsi les chrétiens boivent le sang et mangent la chair d'un agneau : « celui qui mange ma chair et boit mon sang, avait dit Jésus, demeure en moi et moi en lui ».

Il est vrai que cette chair et ce sang se présentent aux chrétiens sous les « espèces », sous les apparences, du pain et du vin; mais cette substitution du pain ⁽²⁾ et du vin à la chair et au sang est certainement très antérieure

(1) Suivant la tradition chrétienne, en effet, c'était à Jérusalem, sur le Golgotha, qu'Adam avait été enseveli, à l'endroit même où le Christ devait être crucifié.

(2) Ce pain — l'hostie — affecte la forme d'un disque dans lequel est inscrite une croix. Cf. p. 28.

au christianisme; les Grecs la connaissaient déjà, nous l'avons vu (1).

Et comme Orphée avait été l'initiateur des mystères païens, les chrétiens, dans leurs catacombes, représenteront le Christ, initiateur des vrais mystères, comme ils disent, c'est-à-dire de leurs mystères à eux, sous les traits d'Orphée. La ressemblance entre les mystères des Grecs et ceux des chrétiens était en effet si frappante que les Pères de l'Eglise considéraient Orphée comme un disciple de Moïse; ils le tenaient pour un précurseur du Christ (2). Orphée, d'ailleurs, n'était-il pas descendu aux enfers, lui aussi, comme le Christ et comme Adonis? (3)

Résurrection du Christ

La date de la mort de Jésus n'est pas mieux connue que celle de sa naissance. Dans les premiers temps, les fidèles ne commémoraient pas cet anniversaire de la mort; mais on célébra de bonne heure la résurrection, et l'on choisit pour cela le jour même où les païens célébraient la résurrection du soleil et de toute la nature, le jour de la résurrection d'Adonis (4). Ce jour-là, les fidèles en s'abordant disaient : Adonis est ressuscité. Le jour de Pâques, les premiers chrétiens disaient en s'abordant : Christ est ressuscité.

Il suffit d'ailleurs de lire l'office de Pâques pour se

(1) P. 24 s.

(2) L'empereur Alexandre Sévère (222-235) confondait dans un même culte Christ et Orphée.

(3) Pythagore était également descendu aux enfers.

(4) D'Adonis ou d'Attis. A Rome, la résurrection d'Attis était célébrée le 25 mars, au moment de l'équinoxe.

convaincre que l'origine de cette solennité est bien l'ancienne fête païenne du printemps (1).

Ainsi, au cours de l'office pascal, on tire d'un caillou un feu nouveau et, avec ce feu, on allume un cierge qu'on appelle le cierge pascal et qui représente le Christ; alors on demande à Dieu, créateur de toute lumière, de bénir cette lumière nouvelle et l'on invite la terre à se réjouir de voir dissiper les ténèbres qui enveloppaient l'univers.

Ensuite, on place près de l'autel un chandelier triangulaire portant quinze cierges et on les éteint successivement pendant l'office, à l'exception d'un seul, le cierge pascal, qui est placé à l'extrémité supérieure du triangle. Puis, on porte ce cierge toujours allumé derrière l'autel, qui symbolise le sépulcre; pendant ce temps, on chante le *Miserere* et l'on frappe sur les sièges du chœur, de façon à rappeler le trouble qu'avait, suivant la légende, éprouvé la nature à la mort du Sauveur. Enfin, l'oraison achevée, on rapporte le cierge et on le replace sur le chandelier. C'est le signal de la résurrection du Christ.

Le dogme de la résurrection du Christ est fondé, nous l'avons vu, sur le retour périodique du soleil, sur la succession des étés et des hivers; or, la doctrine de la résurrection de la chair est comme le corollaire de la résurrec-

(1) La fête de Pâques était célébrée primitivement le dimanche qui suit l'équinoxe de printemps.

La lumière avait été créée, pensait-on, le 1^{er} jour de la 1^{re} semaine, le 1^{er} dimanche de l'ère ancienne, et ce dimanche était, précisément, le jour de l'équinoxe. Le Christ, qui est lumière, devait donc ressusciter, se manifester, le 1^{er} dimanche de l'ère nouvelle, et ce dimanche devait être aussi le jour de l'équinoxe.

Comme l'équinoxe ne tombe naturellement pas tous les ans un dimanche, — on fixa l'anniversaire de la résurrection du Christ et de la création de la lumière au dimanche le plus rapproché de l'équinoxe. — Plus tard, on adopta le dimanche qui suit la première pleine lune du printemps.

tion du Christ : ce que le Christ avait fait, les hommes le feraient à leur tour, à son exemple et grâce à lui.

On raconte chez certaines peuplades de l'Afrique australe, en particulier chez les Hottentots, que la lune envoya un jour le lièvre en ambassade aux hommes pour leur dire : « de même que moi (la lune), je meurs et reviens à la vie, de même, toi, l'homme tu mourras et reviendras à la vie ». Or, le lièvre, dit-on, fit mal la commission ; il annonça bien que l'homme mourrait comme la lune, mais il ajouta, contrairement aux intentions du dieu, que l'homme ne se relèverait plus.

Ainsi les Hottentots ne croient pas à la résurrection, mais s'ils y croyaient, ce serait pour les mêmes raisons que nos théologiens.

L'Ascension

L'ascension du Christ est également un mythe astronomique (1). C'est la contre-partie de la descente aux enfers ; c'est le soleil levant opposé au soleil couchant.

Et comme le soleil redescend dès qu'il a atteint le zénith, ainsi le Christ qui venait, croyait-on, de monter au ciel, allait bientôt en redescendre.

Le Christ, verbe de Dieu

En attendant son retour, on se préoccupa, sur la terre, de donner au Christ devenu dieu une place dans la

(1) Suivant la légende biblique, le patriarche Hénoc et le prophète Elie avaient été enlevés à la terre sur un char de feu (le char du soleil !). — Tous les empereurs romains étaient censés monter au ciel, à leur mort.

L'ascension du Christ, — qui fait, pour ainsi dire, double emploi avec sa résurrection, — ne se trouve mentionnée que chez deux évangélistes.

famille divine. Or cette famille se composait de trois personnes. Dès les premiers jours en effet, lors de la création du monde, Dieu avait eu recours à deux auxiliaires : le souffle et la parole, — le souffle qui féconde les germes du chaos et la parole qui donne la vie. Et ces deux auxiliaires du Dieu créateur étaient devenus au cours des âges, deux divinités égales à Dieu lui-même : le Verbe (1) et l'Esprit-Saint.

La doctrine de la Trinité avait été formulée depuis longtemps déjà (2) au moment de l'apothéose du Christ, et comme ce chiffre 3 était sacré, consacré par la tradition, et qu'on ne pouvait pas le remplacer, on identifia le Christ au Verbe, c'est-à-dire à celle des trois personnes divines dont le caractère répondait le mieux au rôle que le Christ avait joué de son vivant, comme au rôle qu'il devait jouer encore, qu'il allait jouer, d'un jour à l'autre, pensait-on.

(1) Pour les anciens, le rapport de la parole à la pensée était pareil à la relation qui unit un fils à son père ; la parole — ou le verbe — de Dieu était comme le fils de la pensée divine, incarnée dans la personne de Dieu le Père. C'était le Père qui voulait, c'était le fils qui parlait, et son premier mot avait été pour créer la lumière.

La lumière étant la condition même de l'ordre et de la vie sera, à son tour, considérée comme créatrice. Christ, qui était déjà la lumière, sera donc aisément confondu avec le verbe de Dieu ; on l'appellera le principe de la création de Dieu, et l'apôtre Paul ira jusqu'à écrire que « c'est J.-C. qui a créé tout ce qui existe au ciel et sur la terre ; [que] les choses visibles et invisibles, tout a été créé par lui et pour lui ».

(2) « Le premier bien, avait dit Platon, c'est Dieu ; l'intelligence est le fils du premier bien qui l'a engendré semblable à lui, et l'âme du monde est le terme entre le Père et le Fils ». C'est de Platon — de Platon lui-même ou des néoplatoniciens — que les Pères de l'Eglise tenaient le dogme de la Trinité, et c'est avec pleine raison que le cardinal Pallavicini disait, — en ce temps-là, au seizième siècle, les cardinaux avaient leur franc-parler, — que, sans les philosophes de la Grèce, l'Eglise manquerait de quelques-uns de ses dogmes.

L'attente du Retour

Il y a dix-sept cent cinquante ans, les chrétiens des Gaules, les chrétiens de la vallée du Rhône et de Lyon, recevaient, de leurs frères d'Asie Mineure, une grande nouvelle : un néophyte de la Phrygie, un ancien prêtre des dieux païens, nommé Montanus, saisi soudain de l'esprit du Dieu vivant, annonçait avec insistance le prochain retour du Messie.

Il y avait alors un peu plus d'un siècle que les chrétiens attendaient, non sans impatience, leur Seigneur. Jésus n'avait-il pas promis de reparaitre bientôt, dans les nuées, et de venir régner avec les siens sur le monde pacifié ? Sa capitale devait s'appeler Jérusalem, — non pas l'ancienne Jérusalem, la capitale des Juifs, — mais une Jérusalem nouvelle ⁽¹⁾, toute d'or, de cyprès et de cèdre, et qui descendrait du ciel en même temps que lui.

C'est pourquoi quand Montanus indiqua, il y a dix-huit siècles, l'endroit précis où devait reposer sur la terre cette cité de Dieu, l'angoisse du dernier jour étreignit tous les cœurs ; les femmes quittèrent leur mari, le communisme et l'ascétisme le plus rigoureux devinrent des règles de vie ; la morale de l'Evangile fut vraiment alors appliquée à la lettre.

Les espérances de la communauté phrygienne soulevèrent à Lyon et dans la vallée du Rhône un vif enthousiasme ; car plusieurs des membres les plus considérables de la communauté lyonnaise étaient d'origine phrygienne, et ils continuaient d'entretenir avec leur pays natal des rela-

(1) Plus tard, la Jérusalem nouvelle sera identifiée, par l'Eglise, avec Rome. cf. p. 29.

tions suivies. L'évêque de Lyon même, Irénée, venait de Smyrne et il fut le premier parmi les docteurs de l'Eglise à exposer cette doctrine du retour du Messie, qui était alors le dogme essentiel du christianisme, ou, pour mieux dire, qui était tout le christianisme.

Première déception

La déception des Phrygiens et toutes les vaines alertes qui suivirent parurent montrer, non pas sans doute que Jésus n'avait été qu'un faux prophète, mais qu'on avait mal interprété ses paroles, qu'on s'était mépris sur leur véritable portée.

Il fut donc entendu désormais que Jésus n'avait parlé qu'en images ⁽¹⁾. Il ne fallait pas s'attendre à voir la cité de Dieu descendre du ciel. L'expression « cité de Dieu » désignait le ciel même, le ciel où les élus iraient un jour, en récompense de leurs mérites, contempler Dieu pour l'éternité. Cela se passerait à la fin des temps.

Mais quand viendrait cette fin des temps ? La question a tourmenté bien des générations, torturé bien des consciences.

On s'était attendu à voir réparer d'un seul coup, du jour au lendemain, tout le mal injustement souffert ; et voilà que les portes du ciel restaient obstinément fermées. Sans doute, on ne comptait pas sur le Père ; on savait bien — l'expérience d'Israël l'avait montré — qu'il était « muet, aveugle et sourd au cri des créatures ». Mais le Fils, le Fils en qui l'on avait mis tant d'espérances, que pensait-il donc de ne pas revenir ?

(1) C'est le propre de la théologie de prendre au sens allégorique ou figuré tout « texte sacré » dont l'absurdité est devenue manifeste.

Les uns, à demi consolés déjà, disaient : « il viendra comme un voleur, quand on y songera le moins ». Mais les autres — qui ne pouvaient pas en prendre leur parti — les autres cherchèrent un consolateur nouveau.

Après le Christ, l'Esprit-Saint

Ils crurent tout d'abord le trouver, et cela était assez naturel, dans la troisième personne de la Trinité, dans l'Esprit. Ce fut l'idée d'Abailard et de François d'Assise. Les franciscains annoncèrent même à Paris, en 1254, la publication d'un troisième Testament, destiné à remplacer l'Evangile, comme l'Evangile avait aboli l'ancienne loi (1).

Mais l'Esprit, n'ayant point de figure corporelle, échappait à la foule. Le nouveau culte n'eut aucun succès. Bien plus, on chassa l'Esprit de la Trinité — ou plutôt l'Esprit s'effaça devant la gloire naissante de la Vierge Marie.

Après l'Esprit-Saint, la Sainte Vierge

L'humanité avait été perdue par la faute du premier homme ; il avait donc fallu que Jésus expiât la faute d'Adam, — que la faute de l'homme fût expiée par un homme.

Mais après, tout, si l'homme avait péché, n'était-ce pas la femme qui l'avait induit en tentation ? Ève était aussi coupable qu'Adam, — et peut-être même davantage. Il fallait donc, pour que le Ciel se réconciliât avec la terre, que la faute de la femme fût expiée aussi ; il fallait une

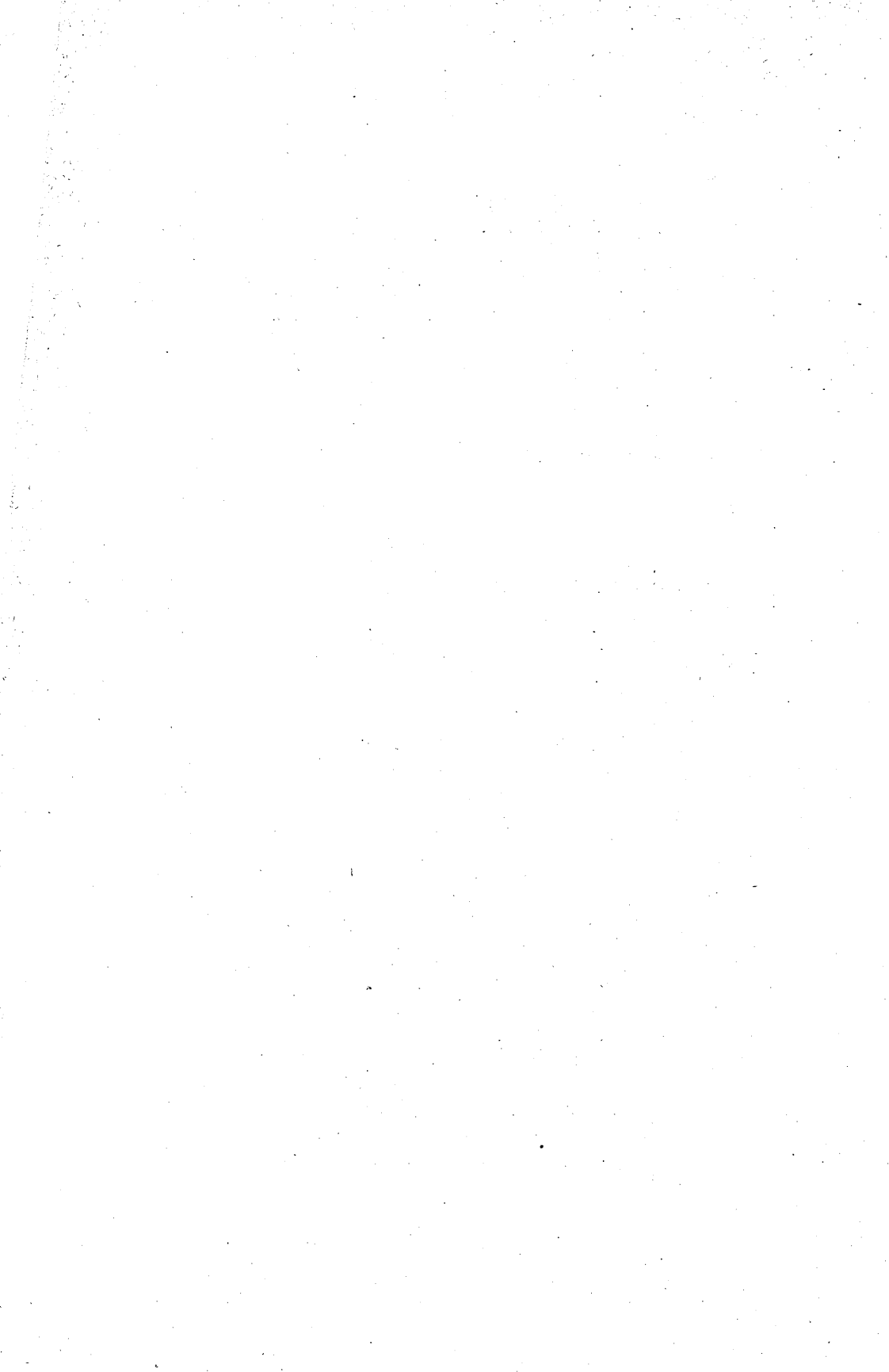
(1) Cf. RENAN, *Nouvelles Etudes d'histoire religieuse*, pp. 217-322.

rédemptrice. La Vierge Marie parut toute désignée pour remplir cet office.

Désormais, ce ne sera plus au nom de Jésus, mais au nom de Marie, que les aveugles verront, que les sourds entendront, que les boiteux marcheront. Les premiers chrétiens croyaient à l'immaculée conception de Jésus ; c'est pourquoi, dans la légende moderne de la Vierge, il est question de l'immaculée conception de Marie ⁽¹⁾ et, si la légende de la Vierge continue de se développer, on peut croire que tous les traits de cette légende seront ainsi calqués sur la légende du Christ, — comme la légende du Christ elle-même avait été composée de traits empruntés à toutes les anciennes mythologies.

(1) L'ascension du Christ est suivie de l'assomption de la Vierge. Dans la mythologie chrétienne, la Vierge est aussi souvent comparée à la lune que le Christ au soleil. Aussi bien la légende de la Vierge est comme un reflet de celle du Christ.





~~~~~

TOURS, IMPRIMERIE TOURANGELLE.

~~~~~


UNIVERSITY OF CHICAGO



57 882 423